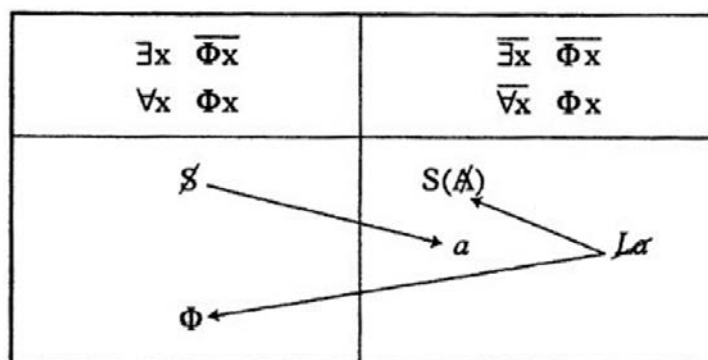


'Satisfaction (satisfaction fictitious)'



« Après ce que je viens de vous mettre au tableau, vous pourriez croire que vous savez tout. Il faut vous en garder. Justement parce que nous allons aujourd'hui essayer de parler du *savoir*. De ce savoir que, *dans l'inscription des discours* – ceux dont j'ai cru pouvoir vous exemplifier que *se supporte le lien social* – dans cette inscription des discours, j'ai mis, j'ai écrit S2 pour symboliser ce savoir. » (J. Lacan, 13 mars 1973)

Cher lecteur,

Nous nous rendons bien compte qu'à donner un tel titre à ce document et l'accompagner des « formules de la sexualité » telles qu'elles sont apparues dans le séminaire « Encore », peut paraître un peu troublant pour un article universitaire, surtout lorsque celui-ci doit être « éclairant » quant à la *théorie* psychanalytique et trouver ou amener des éclaircissements à l'endroit de la *pratique* dans le quotidien du praticien. Nous pensons néanmoins, avec Jacques Lacan, que ce type de détours qui peuvent sembler contre-intuitifs aux premiers abords, sont en vérité la seule manière d'accéder au « nœud du problème ».

Si on accepte, depuis Freud, que ce n'est pas l'organisation consciente de nos pensées et nos émotions qui nous permet d'avoir un regard objectif sur la nature de la subjectivité humaine et la complexité des relations qui en découlent. Si, de cette manière, nous sommes prêts à accorder une attention centrale à l'hypothèse d'un *inconscient* et d'une *division* primordiale du sujet – contre les idées aujourd'hui vastement répandues que la subjectivité est acquise ou présumée, menant à des conceptions telles que la « pleine conscience » – alors il nous semble que la seule voie de travail et de réflexion à emprunter sera aussi tortueuse et contre-intuitive que celle de l'émergence de la subjectivité : marquée dès l'origine par une relation primordiale « à l'autre » et traversée, fondamentalement médiée, par un langage complexe qui éloigne le Parolier d'un quelconque état de Nature...

Le graphique ci-dessus et la citation qui l'accompagnent constituent l'ouverture de la séance du 13 mars 1973 du séminaire de Lacan. Ce que le lecteur ne verra pas ici, est que cette citation est directement suivie d'une représentation de trois « Discours », tels que Lacan les a élaborés les années précédentes. Ce rappel nous semble essentiel avant de plonger plus loin dans notre sujet : la psychanalyse est avant tout une expérience de parole et c'est bien par l'étude du langage (de façon plus vaste) que nous orienterons notre réflexion, tant dans la cure que dans la théorie qui permet de lui donner une certaine « direction ».

« L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole » (J. Lacan, 13 novembre 1968)

Jacques Lacan était un intellectuel brillant dont la portée de la contribution – psychanalytique mais également philosophique – n'a certainement pas encore été véritablement établie ou reconnue. Cependant, en dehors des cercles « portant son nom », c'est une figure plutôt obscure du paysage intellectuel français du XX^e siècle. Les gens savent éventuellement qu'il « faut savoir » que Lacan a existé, mais n'ont pas la moindre idée de ses contributions. La plupart du temps Jacques Lacan sert littéralement d'excuse pour « retourner à Freud », de la façon la plus pauvre et la plus éloignée de ce qu'il a tenté d'en faire lui-même. Mais ce serait certainement trop simple de dire que son génie serait juste incompris ou passé inaperçu et qu'il n'y aurait en face que des ignorants qui ne savent pas apprécier une source de Savoir à sa juste valeur. Notre avis est que Lacan a largement contribué à cette image négative qui plane au-dessus de lui, à commencer par l'obscurité de son style et la complexité de ses constructions de phrases. Mais, comme il le dirait lui-même, « le style c'est l'homme » (en empruntant la citation au Marquis de Buffon) et nous ne critiquerons pas ici le style en question, qui nous a permis de déplacer notre regard et notre pensée concernant le psychisme humain d'une manière que nous n'aurions jamais pu imaginer lorsque nous avons entamé notre voyage dans le champ de la psychanalyse. Nous tenterons néanmoins dans l'intérêt de cet exposé de clarifier certaines notions clés, essentielles au changement de paradigme à la base du renouveau de la pensée freudienne à la charnière du XXI^e siècle et – nous l'espérons – bien au-delà.

La question de départ qui nous anime ici, dans le contexte d'un apprentissage au sein d'un environnement universitaire dans le paysage psychologique contemporain, est la question de la pertinence d'un « diagnostic différentiel » ayant comme fonction d'aider le clinicien à faire la distinction fondamentale entre une structure « psychotique » d'une part et une structure « névrotique » de l'autre. L'idée, nous semble-t-il, derrière cette distinction « structurelle » (ce qui n'est pas rien car, par sa nature même, elle semble indiquer un trait essentiel de la constitution d'un rapport qui va inscrire le sujet dans la [ou sa] réalité). La notion de *rapport* (différentiel) nous semble bien sûr centrale ici et ce n'est pas un hasard si nous avons décidé d'alimenter notre questionnement au départ du célèbre « Il n'y a pas de *rapport* sexuel » de Lacan et par extension des formules de la sexualité qu'il élabore en 1973, visibles sous le titre de notre intervention.

Une des questions qui nous vient en premier lorsque nous reprenons dans ce contexte l'importance d'une séparation de structure, est de se demander si le côté « différentiel » du diagnostic n'aurait pas comme fonction essentielle – et inconsciente – de rassurer (dans le sens d'un passage constitutif par l'angoisse d'un acte identificatoire ?) le clinicien dans son approche.

Dans un esprit « lacanien », il nous semble qu'il y a là matière à effectuer un des renversements qui ont fait la célébrité de notre « analyste préféré » (celui qu'on aime détester), en ramenant la question de la « différence » à l'endroit du praticien lui-même. En effet, de la même façon que la psychanalyse nous amène à penser que le fonctionnement dit « normal » de l'Homme se conjuguerait plutôt sur un mode névrotique – car, nous dit Freud, c'est la solution la plus *économique* – il nous semblerait peut-être trop aisé de vouloir inscrire de cette manière le « pathologique » du côté de la psychose, dont par exemple la schizophrénie pourrait constituer une forme paradigmatique puisqu'elle cristalliserait, « dans le nom », une division non seulement insurmontable, mais également handicapante ou paralysant l'inscription de la personne dans un environnement social. Au départ d'une « bonne » intention donc...

L'inscription de la dimension langagière – mais comme redoublement ! – doit être absolument prise en compte dans l'intérêt d'une « manipulation » du corpus freudo-lacanian *dans la pratique*¹. Ce qui était au départ le moyen, la parole comme (seule) modalité de rencontre dans la cure avec la vérité du sujet, est désormais redoublé dans le fonctionnement de l'outil (le langage) lui-même.

On ne retracera pas ici l'historiographie freudienne mais c'est notamment par la répétition de séances d'associations libres avec ses patients que Freud a « découvert » la nature sexuelle de la pulsion. Ceci peut paraître tout à fait anecdotique mais c'est parce que le sexuel revenait sans cesse sans être convoqué (de façon *symptomatique* sans être forcément *pathologique*) qu'il s'est mis à faire partie intégrante du socle symbolique de l'apport freudien à la psychanalyse. Et c'est donc passionnant d'observer que Lacan n'en démord pas ! Quels que soient ses détours par la sociologie, la linguistique, la logique, les mathématiques ou la topologie, Lacan décide de conserver la nature « sexuelle » de la pulsion, en lui donnant évidemment un tournant langagier. Ainsi dans son dernier séminaire, « Le moment de conclure » :

« L'hypothèse que l'inconscient soit une extrapolation n'est pas absurde, et c'est bien pourquoi FREUD a eu recours à ce qu'on appelle la pulsion. La pulsion est quelque chose qui ne se supporte que d'être nommée et d'être nommée d'une façon qui la tire, si je puis dire, par les cheveux, c'est-à-dire qui présuppose que toute pulsion...

au nom de quelque chose qui se trouve exister chez l'enfant

...que toute pulsion est sexuelle. Mais rien ne dit que quelque chose mérite d'être appelé *pulsion*, avec cette inflexion qui la réduit à être *sexuelle*.

Ce qui dans le sexuel importe, c'est le comique, c'est que, quand un homme est femme, c'est à ce moment-là qu'il aime, c'est-à-dire qu'il aspire à quelque chose qui est son objet. Par contre, c'est au titre d'homme qu'il désire, c'est-à-dire qu'il se supporte de quelque chose qui s'appelle proprement « *bander* ». Ouais. »

(J. Lacan, 15 novembre 1977)

Quatre ans après l'inscription de ses formules au tableau, on voit que cette dernière citation pourrait s'écrire en dessous avec une cohérence qui paraîtrait presque troublante. Mais que pouvons-nous en retirer comme hypothèse(s) afin de nous guider dans notre pratique analytique ?

D'abord il nous semble essentiel de voir que le « retour à Freud » que Lacan a opéré est resté central jusqu'à la fin de son enseignement. On voit bien ici que c'est par la « pulsion » que Freud élabore son *hypothèse* de l'inconscient. Il nous semble essentiel d'ajouter ici que c'est donc bien une subjectivité marquée par un « surplus » (inconscient) qui est au centre de la recherche et de l'élaboration d'une théorie psychanalytique, et non de la formalisation de l'inconscient lui-même ! En prenant une phrase de Lacan devenue quasiment un lieu commun : « l'inconscient est structuré comme un langage »², c'est bien au *comme* qu'il faudra prêter la plus grande attention dans nos recherches, c'est-à-dire à la place centrale de la valeur « métaphorique » et « métonymique » des productions du langage humain.

Ensuite, nous voyons à quel point la pensée lacanienne conserve la « sexualité » inhérente à la pulsion freudienne, mais en l'associant à une ambiguïté essentielle qui transformera radicalement le regard psychanalytique sur celle-ci. Au passage, il nous semble intéressant de noter dans la citation

¹ Puisque c'est bien dans un rapport à la dimension de « l'acte » que se définit la psychanalyse.

² J. Lacan, l'Étourdit, 14 juillet 1972.

que ce qui « importe dans le sexuel », c'est le *comique*³. Ici encore, Lacan arrive à manier l'art des contradictions à merveille car l'inscription subjective se raconte de façon générale – et la psychanalyse n'y fait pas exception – sur un mode *tragique* ! Qui permet notamment aux tragédies grecques de l'antiquité de conserver toute leur portée « morale » jusqu'à aujourd'hui. On tentera donc ici d'articuler la dernière partie de la citation autour d'une ambivalence inhérente à la « sexualisation » constituée au travers ou par l'intermédiaire d'un choix d'objet. Il y aurait d'une part un *travestissement* (« quand un homme est une femme ») *par l'Amour* dans le choix d'objet, qui trouve sa réalisation dans la partie « femme » du tableau (être le phallus mais presque comme une question), et de l'autre, dans la mise en place de la métonymie du Désir « ... qui se supporte de quelque chose » – côté masculin – dans l'obtention d'un effet corporel (comme objet) : « bander », *avoir* le phallus.

La métaphore de la « place » de l'objet dans ces dernières associations, qui se divise « logiquement » entre une manière de l'être et de l'avoir, renvoie pour nous directement à l'impossibilité du plein accomplissement d'une autre métaphore, celle de la subjectivité cette fois. Évidemment ce n'est pas sans poser quelque problème « chrono »-logique car on sent jusqu'ici une certaine présence de l'objet sur le sujet, alors que c'est justement le désir comme subjectif qui s'exprime au travers du choix d'objet. C'est bien entendu ici qu'on retrouve une des trouvailles lacaniennes par excellence, au travers de l'objet a⁴. L'invention d'un « objet-cause », permet d'établir un lien non plus déterminé de façon chronologique mais « purement » logique, inspiré directement des avancées de la logique formelle. Cet objet logique nous permet d'interroger autrement le temps et l'espace :

« L'objet a est une pierre angulaire de la théorie lacanienne. Il s'est constitué comme objet cause de désir, non spéculaire, à partir de l'image de l'autre, spéculaire. [...] Lacan n'a reconnu que deux inventions venant de lui : l'objet a puis le réel. »⁵

Ceci nous permettra un second lien essentiel pour notre argumentation, la notion de Réel comme *impossible* à dire, comme trou dans le symbolique. Ce n'est pas l'objet de notre exposé mais dans l'élaboration des « consistances » ou champs que constituent l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel, on pourrait également être tenté de partir d'une chronologie qui alimenterait la réflexion de façon « conventionnelle » : le sujet se réveillant au monde serait immédiatement renvoyé à son imaginaire afin de s'y assurer une place. Une médiation de cet « être au monde » par la rencontre avec l'autre établit ensuite un lien symbolique avec « l'extérieur » permettant de communiquer et inscrire le sujet, parmi les autres, dans la réalité. Dernièrement, ce ne serait qu'à l'endroit d'une tentative de « réalisation » complète de son inscription dans le monde que le sujet se rendrait compte de l'*impossibilité* de cette tâche, dans une rencontre traumatique avec le Réel.

Cette inscription par la chronologie reste évidemment séduisante encore aujourd'hui pour un grand nombre de penseurs, y compris dans le champ psychanalytique. C'est évidemment une manière privilégiée pour imaginer remonter à l'origine du traumatisme (et retour !), notamment par le recours au récit de vie de l'analysant disant la vérité de son symptôme. Notre thèse ici est qu'il est très important de *ne pas* commettre cette erreur qui empêcherait sinon une lecture fidèle au corpus

³ Concernant la place du comique, celle-ci a été largement abordée par des penseurs de l'École de psychanalyse théorique de Ljubljana, tels que Salvo Jizek (« First as Tragedy, Then as Farce ») ou Alenka Zupancic (« The Odd One In »).

⁴ Concernant cette notion centrale dans le corpus lacanien, il nous semble intéressant de noter qu'elle fait son apparition dans le séminaire « Le transfert » en 1961 mais qu'il faudra attendre 1966 et la parution des « Écrits » pour que Lacan en revendique la pérennité.

⁵ Erik Porge, « Jacques Lacan, un psychanalyste », éditions ERES, 2006.

lacanien – mais plus grave, qui pourrait vite constituer une résistance au déploiement et à l'interprétation *logique* du récit de l'analysant à la rencontre de son symptôme *du côté de l'analyste*.

En deux mots, nous pensons que le champ de notre travail analytique se situe dans un *mouvement* « aller-retour » entre Freud et Lacan, plutôt que dans le simple dépassement d'une découverte freudienne « primordiale » ravivée puis dépassée par Lacan, qui exprimerait une trop grande chronologie (une hystérie propre à l'efficacité de la pensée scientifique ?). L'apport lacanien viendrait justement du fait de *parler autrement avec* Freud en quittant le rapport « classique » à la logique aristotélicienne et l'espace mathématique euclidien, pour créer à partir de là un nouveau rapport à la (même) « libido » freudienne - un « déplacement » de point de vue permettant une meilleure expression du problème - comme une parallaxe⁶.

Après cette longue introduction, nous invitons le lecteur à prendre en compte la notion centrale d'*impossible* qui sert de clé de voûte aux élaborations les plus importantes du corpus freudo-lacanien. C'est bien cette *impossibilité structurelle* qui sera à la base de l'élaboration des formules de la sexualité découlant sur le fameux « Il n'y a pas de rapport sexuel » et constituant le socle de notre élaboration présente. C'est de prime abord très difficile, car contre-intuitif, de penser avec ou autour d'un impossible. Ça demande selon nous également de se dépatouiller, de *faire avec la castration*, que nous n'aborderons pas ici car la notion nous éloignerait de notre propos. Cependant, il nous semble essentiel que se débarrasser – à condition de s'en servir – d'une quête d'Unité, associée à une perfection qu'on retrouve dans des champs aussi vastes et différents que la religion, la science ou l'idéologie politique, est un des gestes essentiels de Lacan autour duquel nous tentons de construire notre argumentation. L'ensemble de ces arguments nous renvoie vers une logique que Lacan nommera « Pas-Toute », *marquée* par la barre du « il n'y a pas », inexistence logique qui traversera littéralement le Sujet ($\$$) dans son rapport à l'Autre (\mathcal{X}) et orientera l'ensemble de la pensée lacanienne, avant même son élaboration en 1971. On voit clairement que cette logique se déploie dès le séminaire « l'Identification » dix ans plus tôt, en 1961, notamment au travers de la notion d'*einziger Zug* sur laquelle nous tenterons de revenir plus tard. Mais afin de rester ici proche de notre logique « pas-toute » :

« Pas-Tout » [$\overline{\mathcal{X}}$] ... c'est très précisément ce qui résulte de ceci : non pas que rien ne le limite, mais que la limite est autrement située. Ce qui fait le « Pas-Tout », si je puis dire et je le dirai pour aller vite, c'est ceci, c'est que...

contrairement à l'inclusion dans $\exists \mathcal{X} \overline{\Phi \mathcal{X}}$ « il existe le Père dont le dire-non le situe par rapport à la fonction phallique »

...inversement, c'est en tant qu'il y a le vide, le manque, l'absence de quoi que ce soit qui dénie la fonction phallique au niveau de la femme, qu'inversement il n'y a rien d'autre que ce quelque chose que le « Pas-Tout » [$\overline{\mathcal{X}}$] formule dans la position de *la femme* à l'endroit de la fonction phallique. Elle est en effet pour elle, « Pas-Toute ». (J. Lacan, 1^{er} juin 1972)

Pour reprendre ici les formules de la sexualité au travers du cours du 29 mai 2020 de Dominiek Hoens, dans la continuité de notre argument contre une chronologie, les deux côtés du tableau de la sexualité reposent sur une *simultanéité logique* de l'inscription dans la fonction phallique, sur deux manières différentes de dire la même chose :

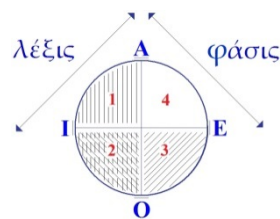
$\forall \mathcal{X} \Phi \mathcal{X}$ (tout X est phi de X) = $\overline{\exists \mathcal{X} \overline{\Phi \mathcal{X}}}$ (il n'y a pas de X qui ne soit pas phi de X)

⁶ Nous empruntons la notion de « parallaxe » dans un contexte analytique à Slavoj Žižek.

Il n'y a qu'en abordant « la même chose » (la fonction phallique) de deux manières différentes⁷, au moins à deux reprises donc, qu'on traverse l'impasse que constitue la Vérité (comme « Toute ») inhérente à celle-ci. C'est bien cette impasse logique qui sert de moteur (comme fonction) au désir du sujet et la constitution de son Moi. Mais c'est ici également que la notion de désir va prendre une nouvelle tournure à partir de ce que nous nommerons un *virage par la Jouissance* que Lacan marquera particulièrement à partir du séminaire « Encore ». Ce redoublement par la jouissance ne nous semble possible qu'à partir des variations autour de l'objet a, qui prend quatre formes et quatre places dans le discours. Il nous semble intéressant de noter que la quatrième forme correspond dans le discours de l'analyste à la « Voix » donnant sa radicalité à l'invention de l'objet a par Lacan, nous éloignant une fois de plus d'une clinique intersubjective. Autrement dit, à la place du « sujet de l'inconscient » qui suppose inmanquablement un substrat, un support ou un supposé, nous aurions le principe de fonctionnement (dont on retrouve l'élaboration chez Kant) lequel ne peut se comprendre qu'à partir de l'objet a en acte, fondamentalement l'objet a dans sa quatrième forme, rien radical ou *nihil negativum*⁸ dont on retrouve les prémisses logiques au départ d'Aristote dans la quatrième partie du quadrant ci-dessous dès le séminaire « L'identification » :

« L'objet aristotélicien - car c'est bien ainsi qu'il faut l'appeler - a justement, si je puis dire, pour propriété de pouvoir avoir des propriétés qui lui appartiennent en propre : *des attributs*. Et ce sont ceux-ci qui définissent *les classes*. Or ceci est une construction qu'il ne doit qu'à confondre ce que j'appellerai - faute de mieux - les catégories de *l'être* et de *l'avoir*.

[...] Déjà, cette fonction décisive de l'attribut, je vous l'ai montrée dans le quadrant :



C'est l'introduction du trait unaire qui distingue la partie phasique, où il sera dit par exemple que « *tout trait est vertical* », ce qui n'implique en soi l'existence d'aucun trait, de la partie lexique, où *il peut y avoir des traits verticaux, mais où il peut n'y en pas avoir*. Dire que « *tout trait est vertical* » doit être la structure originelle, la fonction d'*universalité*, d'*universalisation* propre à une logique fondée sur *le trait de la privation*.

[...] Πᾶς [pass], c'est bien en effet le « *tout* », et si cela se rapporte à quelque chose, c'est à πάσασθαι [passastai], à *la possession*.

Et peut-être trouverai-je à me faire reprendre si je rapproche ce πᾶς du pos de *possidere* et de *possum*, mais je n'hésite point à le faire. La possession ou non du *trait unaire*, du trait caractéristique, voilà autour de quoi tourne l'instauration d'une *nouvelle logique classificatoire* explicite des sources de l'objet aristotélicien. »
(J. Lacan, 27 juin 1962)

⁷ Dans une analogie avec le « stade du miroir » que l'objet de notre argumentation ne nous permet pas de déployer ici. Mais il est là aussi évident que « la même chose », le sujet se regardant dans le miroir, sera renvoyé à lui-même avec des nuances presque imperceptibles touchant à la chiralité de la perception de son image. Dans un rapport à « la lettre » c'est presque ironique de constater que ce sont les inscriptions sur un vêtement, les lettres, qui apparaîtront en premier déformées, inversées dans l'image renvoyée.

⁸ Nous remercions vivement Christian Fierens de nous avoir soufflé cette idée lors d'une discussion informelle autour de son dernier ouvrage « Le principe de jouissance », paru cette année aux éditions EME. Il est essentiel d'ajouter que si nous utilisons ici les termes « principe de jouissance », ils ne sont absolument pas à prendre dans le sens de Fierens dont nous n'avons pas encore lu le livre et dont les propos sont déployés bien au-delà de nos connaissances sur le sujet.

Afin de poser nos réflexions autour de ce *trait unaire* et son rapport à l'identification (puis au narcissisme), une parenthèse préalable autour de la notion d'angoisse nous semble intéressante dans la constitution des « premières » relations d'objet, constituant le départ de l'inscription subjective dans la réalité par l'Imaginaire. Pour schématiser, mais c'est absolument central, la mise en place de cette première relation imaginaire se fait par une sorte de « destruction créative », un échec primordial, ou du moins la sortie d'un état d'unité (de l'infans comme objet de jouissance de la mère) à la rencontre traumatique avec la première figure de l'altérité (subjective) que constitue habituellement la femme ou la Mère. L'angoisse sert ici comme mise à distance minimale d'une *pulsion réelle-imaginaire* permettant la sortie du traumatisme par la mise en place d'un sentiment « rassurant » d'unité (retrouvée). Nous n'aurons pas la possibilité de le développer ici mais le statut de la réussite ou de l'échec dans la mise en place d'un schéma pulsionnel prennent ici un sens particulier. En effet, si on prend en compte que l'échec (de façon mythique, par exemple, la perte d'une forme de stase ou d'équilibre originare) que constitue la rencontre constitutive avec un Autre par un sentiment de malaise tellement grand qu'il doit être « primordialement refoulé », il faut noter que la réaction – le refoulement lui-même – constitue la base de l'accès à la suite, c'est-à-dire de la rencontre d'un Autre dans la mise en place et l'appartenance à un univers symbolique, une *réussite* par l'instauration du désir ! Le voile de la Vérité peut être à partir de là « enfin » mis en place mais comme *semblant* d'unité primordiale. Ce qui *coupe* est paradoxalement aussi ce qui *conjoint* dans la métaphore du trait unaire. Les deux (en un, à la façon d'une bande de Moebius) inscrivent en tout cas, une répétition ou une pulsion...

La Jouissance est ici abordée comme « hors Symbolique », réelle au sens d'impossible à dire. Avant de tenter une conclusion dans le sens de la clinique nous aimerions interroger – via notre élaboration autour de l'objet – ce *réel* dans son rapport au *semblant*. Ce qui nous semble déterminant pour revenir à notre question initiale d'une inscription « normale » ou « économique » du sujet sur un mode névrotique, c'est que c'est précisément à la névrose que Lacan rattache fonction du leurre. Pour cela, un dernier et court détour par le séminaire « L'angoisse » (1962-1963). Concernant l'instauration du fantasme, pour le sujet une porte d'entrée dans la réalité :

« [...] c'est un *leurre* de la structure fantasmatique chez le névrosé qui a permis de faire ce premier pas qui s'appelle *la pulsion* et que FREUD a [...] désigné comme *Trieb* » (J. Lacan, 12 décembre 1962)

Ce qui nous questionne donc à l'endroit d'un diagnostic différentiel entre névrose et psychose est que le décalage originel, voire le délire et en tout cas la méprise, sont comprises dans les formations (normales) de l'inconscient. Nos propres connaissances cliniques actuelles ne nous permettent pas de donner une définition scientifique de la psychose, mais plutôt que d'envisager une différence « structurelle » à l'endroit de la différence névrose/psychose, nous proposons de voir plutôt cette même distinction à l'endroit d'une variation de la structure subjective. Par libre-association de mots, c'est là que surgit soudainement l'expression « Y'a d'l'Un ». Dans cette perspective, pour faire un parallèle avec les formules de départ et pour le dire avec Jean Oury⁹, *La* schizophrénie n'existe pas plus que *La* femme. Dans la perspective « pas-toute » par laquelle nous tentons d'inscrire notre réflexion, il n'y pas plus de rapport structurel entre névrose et psychose qu'il n'y a de rapport sexuel. Bien entendu que dans un moment de délire ou dans l'approche de cas présentant de symptômes aigus de schizophrénie l'éthique psychanalytique nous amène manier le transfert avec la plus grande précaution. Mais il nous semble que la recherche de « symptômes primaires » n'aboutira pas à une différence de structure permettant un diagnostic différentiel préalable au « bon » traitement.

⁹ Jean Oury, « Les Symptômes primaires de la schizophrénie », Éditions d'une, 2016.

... et la Jouissance fût !

C'est bien évidemment une boutade car le terme de jouissance est présent chez Lacan dès le premier séminaire ('53), et de surcroît chez Freud, où le terme est également repris dans son article « *Pour introduire le narcissisme* » (1914) auquel Lacan fait directement référence. Ceci nous permet de faire une parenthèse autour du redoublement que Lacan effectue dans son « Retour à Freud » mais comme devant servir, selon nous, de métaphore centrale permettant un effet métonymique, donnant un élan créatif à la manière d'aborder la limite de la métaphore sexuelle chez Freud et de lui redonner un nouveau souffle au travers d'une approche logique, puis topologique.

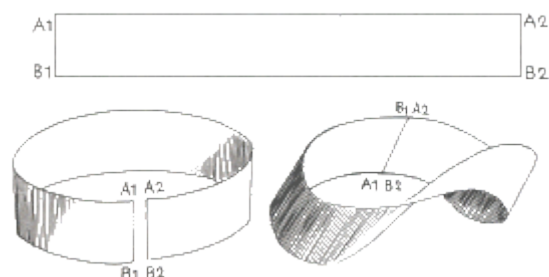
Dominiek Hoens nous le rappelait l'autre jour, les mathématiques – mais on pourrait étendre cette réflexion au champ « scientifique » en général – ont pour vocation de libérer l'humain des vicissitudes du langage courant. La pureté du langage mathématique doit permettre l'*intégralité* de la transmission d'un message, sans en déformer le *sens*. Également, dans toutes les *directions*... Ce que le passage par la psychanalyse permet ici est évidemment de poser la question de la *position subjective* qui émergerait d'un tel rapport au langage. La réponse courante est assez simple : elle est absente ! Très vite, on peut en effet se rendre compte que le sujet est *soit* absent de la réflexion, *soit* présupposé, ce qui n'empêche évidemment pas au calcul d'aboutir ! Mais ne pas prendre en compte ce rapport primordial à la subjectivité est un symptôme qui affecte directement tout Discours, scientifique d'abord, mais humain en général. On rappellera simplement ici que c'est bien – ancré dans un cartésianisme trop souvent simplifié – le « sujet de la science » qui est mis en question dans l'approche psychanalytique :

« Donc, je n'ai pas *franchi* à l'instant le pas concernant la création - comme science - de la psychanalyse. Mais on a pu remarquer que j'ai pris pour *fil conducteur* l'année dernière, un certain moment du sujet que je tiens pour être le corrélat essentiel de *la science* : un moment historiquement défini, dont peut-être nous avons à savoir s'il est strictement répétable dans l'expérience, celui que DESCARTES inaugure et qui s'appelle *le cogito*.

Ce corrélat qui, comme moment, est le défilé d'un rejet de tout savoir, prétend laisser au sujet un certain amarrage dans l'être, dont nous tenons qu'il constitue *le sujet de la science* dans sa définition, ce terme à prendre au sens de *porte étroite*.

Ce fil ne nous a pas guidé en vain, puisqu'il nous a mené à formuler en fin d'année notre division expérimentée du sujet comme *division entre le savoir et la vérité*, l'accompagnant d'un modèle topologique, *la bande de Moebius*, qui fait entendre que ce n'est pas d'une distinction d'origine que doit provenir *la division* où ces deux termes viennent se rejoindre. » (J. Lacan, 1^{er} décembre 1965)

Le « moment du sujet » dont Lacan parle est l'inscription de la subjectivité dans une Modernité caractérisée par l'avènement scientifique et technologique. Nous pensons qu'il est intéressant de voir dans la tentative lacanienne une manière d'interroger, dans l'esprit de Freud mais de façon contemporaine, l'*ère du temps* accompagnant l'inscription subjective de son époque, donc de façon dynamique, mouvante et changeante au fil du temps. On notera également que ce moment du sujet, cette émergence subjective abordée sous le signe de la *division entre le savoir et la vérité*, se représente d'une *bande de Moebius*. Cette figure topologique a la spécificité de *conjoindre les termes de la division*, de laisser coexister (dans une *simultanéité logique*) le rapport différentiel entre savoir et vérité. Ce qui est ici absolument essentiel à prendre en compte est le rapport à « l'Acte » inscrit au cœur d'une tel modèle topologique. Il faut en effet, pour penser une telle figure à partir d'une plénitude en forme de cercle, effectuer (au moins) *une coupe, un retournement et une (re)jonction* ! Nous avons ici une belle métaphore par l'acte de l'émergence du sujet (de la science) ...

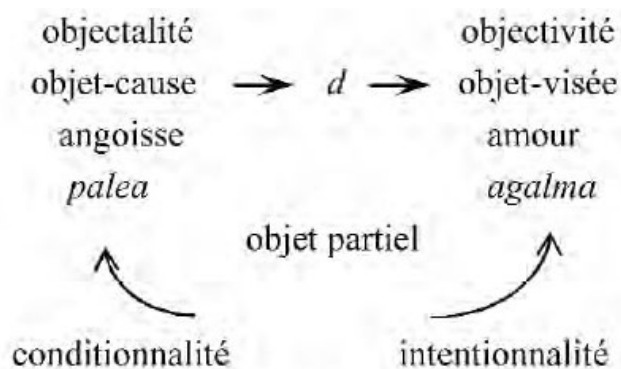


L'acte en question est bien évidemment *l'acte de langage* au centre de la *Talking Cure* qui nous permet – par la métaphore – d'opérer un lien essentiel entre le tournant linguistique de Lacan et la sexualité pulsionnelle de Freud, précisément à l'endroit qui nous intéresse ici, dans un « Au-delà du principe de plaisir » et un « Encore ». Il nous semble intéressant de comparer le passage de la première topique freudienne – Inconscient, Préconscient, Conscient – et sa butée sur l'incomplétude du principe de Plaisir, se suppléant d'une seconde topique – Ça, Moi, Surmoi – qui permet à Freud de penser un « au-delà » au travers, notamment, de la pulsion de Mort et du principe de Répétition. Dans l'idée d'une exégèse lacanienne qui respecterait la temporalité de la découverte freudienne, nous pourrions articuler l'esprit d'une première topique lacanienne construite autour d'un *principe de Désir*, suppléé par une seconde topique articulée autour d'un *principe de Jouissance*. Nous pensons que les « 2x2 » topiques se *conjoignent* de manière intéressante au travers de la notion d'« objet », partiel chez Freud, cause chez Lacan, notamment dans son rapport à la sexualité et au narcissisme.

Un des objets par excellence, dans une proximité paradigmatique avec la nature sexuelle de la pulsion chez Freud, est bien entendu le *signifiant* « Phallus » chez Lacan. On retrouve donc ici notre division entre savoir et vérité à l'endroit d'un être ou avoir le phallus, qu'on peut ainsi déplacer à l'endroit de la métaphore de la division sexuelle Homme (qui *a* le Phallus) et Femme (qui *est* le Phallus). Il nous semble intéressant d'interroger cette métaphore côté féminin car nous pensons qu'*être* prend ici son sens et sa dimension dans un (être le Phallus) « pour un autre ».

Ce *pour un autre*, dans ce rapport à la division, nous renvoie dans un contexte analytique ou thérapeutique aux conditions qui permettent – via ce passage par un autre – la mise en place de la clé de voûte du travail, à savoir la dimension du *Transfert*. Ce n'est qu'à *partir de là* que le travail commence vraiment : l'analysant se questionne sur la *Vérité* de son symptôme au travers de la supposition du *Savoir* d'un autre, l'analyste... On retrouve ici cette espèce de redoublement et de rencontre entre les élaborations freudiennes et lacaniennes de la *direction de la cure*. Il nous semble important d'insister qu'on retrouve ce redoublement selon nous dans la *structure* même du corpus lacanien et que ce n'est pas anodin d'y voir dans l'enseignement de Lacan une sorte de tentative *par le langage* au travers de laquelle la *Forme* rejoindrait le *Fond* de façon énigmatique... Nous ne pouvons ici que spéculer mais nous trouvons troublant d'observer cette métaphore à *l'œuvre* dans la succession des séminaires de Lacan ! On observera, au départ des *Écrits techniques de Freud*, que la relation d'objet constitue le noyau du quatrième séminaire de Lacan, instituant une réflexion centrée autour du *Désir* (et son interprétation) au séminaire six, pour en cerner les difficultés éthiques, de transfert, d'identification et d'angoisse, afin de rebondir une nouvelle fois sur l'objet au séminaire treize et continuer ainsi sa réflexion entourant la subjectivité par le biais de la *Jouissance* et son impossible à dire, sa dimension Réelle, notamment au travers de la notion de Sinthome qui renverrait de manière très intéressante – mais c'est là l'objet d'un autre travail – au trait Unaire mentionné plus haut.

La relation d'objet qui nous permet cette répétition du retour à Freud nous semble ici également centrale dans notre manière d'aborder l'émergence subjective autour du principe de Jouissance. Contrairement aux réflexions symboliques entourant le Phallus, qui se déclinent dans l'ambiguïté d'un désir d'« être » ou d'« avoir » (*vers*) l'objet, une reprise au départ d'un principe de Jouissance nous permet de questionner la consistance (*à partir*) de l'objet lui-même, notamment dans une distinction de place ou de position autour du désir entre objet-cause et objet-visée. Cette différence nous donne l'occasion de faire une distinction entre « objectivité » et « objectalité » qui nous semble capitale dans la manière dont non seulement le récit de l'analysant peut être entendu, accompagné et interprété, mais également dans la façon dont le praticien se place dans le discours qu'il entend et qu'il renvoie. Non seulement nous pensons que les relations d'objet que nous avons abordées jusqu'à présent sont importantes dans une façon de distinguer la pratique analytique d'une rencontre intersubjective – d'une subjectivité qui butte sur une sorte de roc de l'objectivation – impossible à dire, Réelle. Mais c'est là aussi que dans le « discours de l'analyste », c'est l'objet *a* qui est en position d'agent et à cet endroit que le praticien nous semble pouvoir agir et accompagner l'analysant dans son travail de relance du désir. En tout cas, la question *dans la cure* de l'analyste en position d'objet plutôt que de sujet constitue une hypothèse centrale pour nous.



À présent, la question de la subjectivité relancée sous l'angle d'un principe de Jouissance articulé autour d'une nouvelle division entre *objectivité* et *objectivité*, nous permet de dépasser la binarité (entre être et avoir) liée à la relation d'objet exprimée jusqu'ici. Peut-être – pour tordre un des titres de Lacan dans les « Écrits » – pourrions-nous parler ici « De l'être du sujet enfin en question ». La jouissance se repère d'une place bien plus complexe à définir car elle ne se circonscrit pas à la façon d'un objet mais, ici aussi, dans le réel d'une division. Le sujet n'est ou n'a pas simplement la jouissance, celle-ci l'accompagne en permanence – se déclinant ainsi sur le même mode que l'inconscient (cf. le surplus énoncé en introduction). C'est aussi pourquoi la jouissance ne se repère pas directement mais dans un après-coup, par les traces, les déchets de son passage au travers de ce que Lacan nommera le « plus-de-jouir ». Dans son rapport à *la cause*, l'objectivité n'est donc plus associée directement à la jouissance mais se repère logiquement dans la même temporalité d'un après-coup. Le même – ou du moins les parallèles sont ici troublants – que l'après-coup qui enveloppe la découverte de « l'objet-cause » (par déplacement de l'objet-visée) du Désir (et par extension de l'émergence subjective). Nous pensons que la Jouissance est ici un ingrédient central dans l'étude de la subjectivité humaine et que celle-ci suit la même logique « pas-toute » qu'on devra chercher hors de son acception aristotélicienne et en dehors d'un espace géométrique euclidien. Ceci nous amène à une réflexion « non-conventionnelle » autour de l'émergence du sujet et c'est précisément ici que toute la puissance de cette réflexion apparaît ! Dans cette perspective, la métaphore de la *disparition du sujet* associée à la jouissance nous semble devoir être requestionnée.

Ricky ticky tic, ricky ticky tac, ricky tick Éthique... toc !

La question de l'usage *dans la pratique* de telles formules fut posée en classe, et à juste titre ! Une des choses les plus difficiles à comprendre dans le charabia lacanien et son application « clinique », est que ces réflexions autour d'un Sujet barré et l'inconscient qui l'accompagne, nous obligent non pas à redéfinir le « pathologique » (l'extirpant d'un sens qui présuppose la subjectivité), mais bien d'interroger l'émergence subjective elle-même avec et au travers de ses déplacements (subversions) permanents. Cette impossibilité à « unifier » la subjectivité est ce qui doit alerter plus que tout les (jeunes) cliniciens que nous sommes afin de nous rendre compte que notre rapport au monde et à la réalité sont tout aussi « pathologiques » (au sens kantien) que celui de chacun de nos patients ou analysants. Le pathologique ne se manifestera donc pas à être observé objectivement de l'extérieur mais bien en accompagnant le récit de l'analysant « à l'intérieur de sa vérité » plutôt que de le surdéterminer par notre présence (aussi bienveillante soit elle). C'est ici que notre parenthèse sur le rapport sujet/objet et l'ambiguïté du rôle du praticien accompagnant le récit de l'analysant en place d'« objet a » dans le discours prend son sens. L'invitation analytique, par la complexité de l'approche lacanienne, est selon nous celle de changer d'abord notre propre regard clinique, notre rapport personnel à l'expression subjective, avant de pathologiser celle de l'autre. Il s'agit ici non pas seulement de mieux installer l'analysant dans son divan, mais également d'installer le praticien de l'*éthique* psychanalytique dans son fauteuil...

Tentons une question ouverte à l'endroit de la distinction « pratique » entre morale et éthique. Si on considère la *morale* comme coutume ritualisée autour d'une *répétition* sans sujet (car non-barré, absent ou présupposé) rapportée à la *nécessité* d'une « somme sans reste » de l'Universel et du Particulier, somme nulle en somme (mauvais jeu de mots compris), nous pensons y percevoir l'émergence d'une forme de monade apologétique de l'accomplissement du Sujet, une pure réussite. À l'inverse, si nous considérons l'éthique comme acte – et du coup sa place centrale dans la pratique analytique – d'interrogation de cette *répétition* à l'endroit (topologique) de l'*impossibilité* d'une synthèse de l'universel et du particulier. S'il y a bien une tentative initiale d'unification dans les deux cas, c'est ici l'échec et non la réussite de cette synthèse, *son ratage comme constitutif*, qui nous permet d'envisager le sujet, barré du sceau de la castration ($\$$), comme reste, effet ou symptôme de l'opération signifiante et non comme cause. Au praticien de la psychanalyse donc d'opérer au sein d'une catégorie logique tierce, le singulier, permettant à l'analysant d'indiquer de façon sans cesse renouvelée dans la vérité de son récit, de quelle manière « ça rate ». Ces « ratages » permettant de pointer des éléments d'inscription subjective à mettre au travail. On pourrait même s'amuser à voir la différence entre S et $\$$ comme l'échec ou la réussite de (l'opération signifiante) de la distinction entre sujet et objet. Ironie ultime, c'est bien $\$$ qui symbolise la réussite de l'opération !

Pour rebondir via le lien paradoxal à l'amour par lequel l'humain s'inscrit dans la réalité, l'éthique analytique commande au praticien « de ne pas céder sur son Désir » d'être l'objet d'Amour de l'Autre, au travers de la demande de son analysant butant sur le réel de son symptôme. L'ambiguïté qui plane sur la relation être/objet (dans une parallaxe entre être/sujet et sujet/objet) évoqué ici est encore sujette à de nombreuses discussions au sein de la communauté analytique et nous serions heureux de pouvoir l'aborder lors d'un prochain travail. Quoiqu'il en soit, la demande d'Amour – comme formation de l'inconscient – que constitue la question du sujet forme le noyau de la clinique analytique. Le praticien doit ici accompagner la demande et non y répondre. Pour schématiser à la lumière de l'objet tel que nous avons élaboré jusqu'ici, il ne faut pas trop simplement devenir sujet dans le champ de l'autre, risquant ainsi de le renvoyer trop vite à son propre imaginaire. L'approche

par l'objet a nous permet de penser une charnière – hors symbolique, car non spécularisable – qui doit permettre praticien de situer le travail aux jonctions des consistances réelles, symboliques et imaginaires. « Au quotidien », nous sommes tentés de dire que la manière d'utiliser l'objet dans le transfert nous semble soumise à variation entre une pratique institutionnelle (à la rencontre de formes de psychose ou d'hystérie) et une pratique privée (caricaturalement névrosée). D'un côté il y a rarement l'expression de la complexité d'un désir (en dehors des moments de crise) et la demande penche clairement du côté d'une satisfaction immédiate. Nous notons également qu'à la recherche d'une délivrance, le patient s'offre littéralement à l'autre dans une (ou un excès de) jouissance côté *symptôme* plutôt que côté *sujet*. On voit bien une sorte de « disparition subjective » à l'œuvre mais il nous semble important d'ajouter qu'elle va souvent de pair avec une perte de réalité. La conjonction de ces phénomènes nous pousse à prendre – dans le cadre institutionnel qui est le nôtre – une place plus importante dans le transfert, non sans contredire (en partie) ce qu'on vient d'énoncer plus haut.

Néanmoins, cette contradiction est elle-même à relativiser car si nous posons bien une différence à l'endroit de ce qu'on nommera ici une pratique privée, celle-ci sera à nouveau de « degré » et pas de « structure ». Fondamentalement la clinique reste la même mais il nous semble que lorsque celle-ci est guidée (contrairement aux rencontres susmentionnées) par une demande « de départ » plus ponctuelle, mais surtout un désir d'adresser son symptôme (« Je suis là parce que... »), c'est bien là que le « Gardez-vous de comprendre ! » lacanien doit sonner comme rappel éthique. Il nous semble que si le transfert doit être manié avec une autre subtilité à l'endroit de la rationalisation et de l'inter-subjectivation ou de l'objectivation, c'est bien à l'endroit de la « névrose ordinaire ». Même si, par exemple, nous devons admettre que la demande « d'immédiateté » dans la satisfaction du désir semble se généraliser. Nous sommes ainsi tentés d'y voir une nouvelle marque de l'inscription collective d'un inconscient qui colle nécessairement à l'ère du temps.

Telle que nous avons tenté d'en faire l'esquisse menant vers cette conclusion, plutôt qu'autour d'un « Qui », la question de la clinique se déplace autour d'un « Où » ça parle. Notre expérience institutionnelle nous fait actuellement dire que la psychose et l'hystérie nous semblent difficiles à distinguer à l'endroit « d'où ça jouit »¹⁰ et rendent difficiles d'imaginer de quelle manière impulser un mouvement nouveau au désir, ou d'en réinscrire quelque chose, plus simplement. Mais qu'on nous parle sur un mode paranoïaque de chauffeurs de bus qui se mettraient « hors service » exprès ou d'« araignées dans le ventre », voire plus « simplement », à quel point une rupture amoureuse peut être en mesure de saper l'inscription d'un sujet dans la réalité (l'Amour qui est la charnière logique du séminaire « Encore »), ces symptômes doivent être entendus *de la même manière* et questionnés à la jonction ou à la division de leur vérité et leur savoir à chaque fois de façon *singulière*. La réalité *pour tous* s'inscrit dans un espace dont les coordonnées naissent de la *limite* de celui-ci, son ancrage jusqu'à l'hystérie, la psychose ou la perversion hante la réalité de chacun. Il nous semble important de prendre une certaine distance avec une clinique du *particulier* qui aboutirait à un « Tu es ça » universalisable par le versant masculin de la fonction signifiante : « $\forall X \exists X$ ». Pour le dire avec Christian Fierens¹¹ : « Le diagnostic général serait celui de structure phallique ; il pourrait ensuite se spécifier en différents « diagnostics de structure », structures psychotique, névrotique ou perverse, chacune de ces structures pouvant encore davantage s'affiner, ainsi la névrose serait obsession, hystérie ou phobie, etc., et l'opération de spécification pourrait se poursuivre jusqu'à l'individu. Nous posséderions ainsi le concept guide dans lequel il suffirait de ranger le particulier comme des vignettes dans une collection de timbres. »

¹⁰ « d'où ça jouit » comme catégorie différentielle, mais est-elle bien nécessaire là, à cet endroit ?

¹¹ Christian Fierens, « Le dire du pastout », dans la revue ESSAIM n°22, 2009/1.

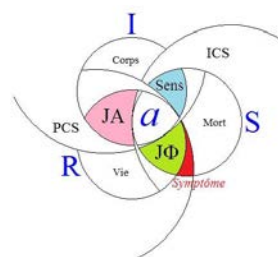
Afin de rendre la portée métaphorique de l'évitement un tel diagnostic, il nous semble important d'insister sur le fait que ce type de déplacement risque de causer le glissement d'un « Tu es ça » vers un « tuer Ça ». Une clinique *acceptant* sans prendre en compte *logiquement* la métaphore du Ça en amont de tout Moi conscient et de tout sujet, qui permet d'articuler l'idée que l'inconscient fonctionne sur le mode d'un « toujours-déjà », notamment par l'intermédiaire du sentiment d'*inquiétante étrangeté* d'un Amour divisé entre individuel et collectif.

Une symptomatologie qui prendrait en compte l'étiologie d'un « Pas-Tout » ($\overline{A}X \ \Phi X$) telle que nous avons tenté de la dessiner, oblige le clinicien à privilégier la pratique dans une prise en compte du réel de la jouissance en jeu dans l'expérience de la cure, mais de chaque côté, analyste comme analysant. Pour terminer sur notre question du diagnostic différentiel, sa fonction d'*antériorité logique* devient ici plus problématique encore que la distinction qu'elle tente de poser. Il nous semble qu'un tel dispositif clinique ne prend pas (assez) en compte la spécificité de l'exigence fondamentale d'un travail préalable *et* continu côté « analyste », qui doit aider le clinicien à éviter de tomber (à nouveau) dans le piège de l'angoisse, renvoyé à sa propre prise dans le réel et sa traversée du phantasme (c'est là également, nous semble-t-il, que le « désir de l'analyste » sera continuellement remis au travail par la rencontre en cartels, séminaires, colloques ou autres inter-associatives, plutôt qu'une succession de vignettes).

Naturellement ce schéma ne fonctionne convenablement que si l'on installe l'objet a au cœur de chacun de ces degrés du Moi (Moi, Moi idéal, Idéal du Moi) comme rien absolu (*nihil negativum*), qui permet de fonctionner et qui implique *question* et *décision* : « Heidegger avec (Kant avec Sade) » ?

Dans le mouvement de l'utopie Primordiale gréco-romaine de l'éros et son incorporation monothéiste d'un retour par l'agapè, nous pensons que l'invention de l'atopie lacanienne Moderne sous le signe d'un « évidemment » de l'objet nous permet un *autre* déplacement de perspective vis-à-vis du malaise contemporain dans la Culture et son « évidemment ». Les outils topologiques à notre disposition ne nous permettent-ils pas d'apporter un regard neuf sur la symptomatologie de « l'inscription subjective » de cette dystopie Actuelle¹² que constituent aujourd'hui nos sociétés de consommation ? C'est en tout cas au travers de ce redoublement par la théorie que nous souhaitons réfléchir cet autre redoublement qu'on retrouve quotidiennement dans la clinique...

Une clinique dans laquelle nous n'avons pas simplement à faire avec un Sujet, un Je, un Moi, ou un Ego qui ne sont que métaphore d'un nœud qui rattrape l'imaginaire des formations de l'inconscient, réponses à un simple enchaînement du symbolique et du réel ; c'est à chaque séance, au travers de la répétition dans la rencontre avec le symptôme qu'on peut – en fonction de ce qui se dégage du récit de l'analysant – pointer à chaque fois de manière renouvelée ou différente comment les divers éléments se nouent dans leur expression :



(J. Lacan, « La Troisième », 1^{er} novembre 1974)

¹² Pour l'inscrire dans une rencontre avec Paul Verhaeghe et sa catégorie clinique d'« actual pathology ».